

qui ne les empêchait pas de charger leurs bras de bracelets d'un grand prix. Les jeunes gens d'alors rivalisaient avec elles pour cette dernière mode, et les bracelets brillaient également sur les bras de l'un et de l'autre sexe. Comment, d'ailleurs, cet amour effréné du luxe n'aurait-il pas pénétré partout, puisque les prélats en donnaient eux-mêmes l'exemple? Les pierres les plus précieuses brillaient sur leurs mitres, leurs crosses et leurs croix étaient de l'or le plus pur, leurs doigts étaient chargés d'anneaux où l'améthyste s'enchaînait dans un chaton travaillé avec art. En 1227, Grégoire IX ornait sa tête d'une tiare littéralement couverte des plus riches pierreries.

Le luxe des vrais bijoux, de ceux dont la matière même a une valeur élevée, fut toujours interdit aux classes pauvres, par la nature même des choses; mais, outre cela, ce luxe fut longtemps regardé comme l'attribut distinctif de la puissance et de la noblesse. Les vilains n'avaient pas le droit de porter des bijoux, lors même qu'ils eussent été assez riches pour se permettre cette fantaisie. Au temps de Charles VII, l'art de tailler le diamant, qui était encore dans son enfance, fit néanmoins quelques progrès; Agnès Sorel, sa favorite, est, dit-on, la première femme de la cour qui ait porté un collier garni de diamants. On rapporte que ce collier, qu'elle appelait carcan, la gênait beaucoup, et qu'elle ne le portait que dans les grandes cérémonies, pour plaire à son royal amant. Bientôt, toutes les dames de la cour voulurent imiter la belle Agnès; les diamants devinrent à la mode, on les vit étinceler partout; les parures des femmes atteignirent des prix fabuleux, et ce fut une raison de plus pour que la fureur des diamants allât toujours en augmentant, car on sait que les joailliers du luxe tiennent plus encore à l'orgueil d'afficher sa richesse qu'au plaisir d'éblouir les yeux. Cependant, comme le changement est toujours le caractère le plus essentiel de la mode, on vit plus tard le goût des diamants céder la place à celui des bijoux en art ou à l'art de les travailler. Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriant, n'avait point de diamants dans ses riches parures; et lorsque François Ier lui donna l'ordre de remettre tous ses bijoux à la duchesse d'Etampes, sa rivale, elle les fit fondre en un seul lingot, qu'elle lui envoya. Il est aisé d'imaginer quelle dut être la stupefaction, le désappointement de la duchesse quand elle ne vit qu'une masse d'or informe dans l'écrin où elle comptait trouver de nouvelles armes pour assurer le triomphe de ses charmes. La belle Ferronnière portait une parure consistant en une bandelette qui entourait sa tête, et qui fixait sur son front une plaque de pierreries; la mode s'en propagea rapidement, et depuis, elle s'est renouvelée à plusieurs époques. Catherine de Médicis et Diane de Poitiers eurent une préférence marquée pour les perles. Marie Stuart, ayant épousé François II, apporta d'Angleterre de magnifiques diamants; comme elle était belle, et que ses diamants semblaient encore relever sa beauté, la mode des diamants et des pierreries redevint générale. Les perles reprirent faveur lorsque cette jeune reine, après la mort prématurée de François II, fut retournée en Ecosse, où elle devait éprouver de si cruelles infortunes. Au couronnement de Marie de Médicis, on vit toutes les dames de sa suite porter des perles blanches dans leurs cheveux. Sous Louis XIV, de savants voyageurs ouvrirent des relations commerciales très-suivies avec la Perse et l'Inde; les pierres précieuses devinrent plus communes, et la bijouterie les employa plus que jamais. Les dames de la reine portèrent des bracelets, des pendants d'oreilles, des colliers, des agrettes et des plaques de diamants sur le devant de leurs corsages; la reine en avait à sa ceinture, à ses épaulettes, à l'agrafe de son manteau. Ce luxe gagna les hommes: on mit des diamants sur les garnitures d'habits, aux boutons, aux ganses de chapeaux, aux nœuds et aux poignées d'épées, et jusque sur les tabatières.

Nos vieux grands-pères se souviennent encore d'avoir porté des chaînes de montre qui descendaient jusqu'à mi-cuisse et qui étaient garnies d'une foule de breloques de formes très-originales et très-variées. Toute cette bijouterie branlante faisait tant de bruit, dit un chroniqueur de l'époque, qu'on était averti d'une visite par les oreilles, longtemps avant que le visiteur fût placé devant les yeux du visité. Sous le Directoire, les élégants portaient deux montres, dont chacune était suspendue à une chaîne d'or très-longue et qu'on laissait pendre en dehors.

Les bagues, aujourd'hui, ne sont guère portées que par les dames; mais il n'en a pas toujours été ainsi. A une époque encore peu éloignée, on voyait beaucoup d'hommes dont les doigts étaient chargés de bagues énormes, des formes les plus diverses, octogones, ovales, à losanges (on les appelait *firmaments*), composées de diamants montés sur une pierre fausse, de couleur bleue ou violette, imitant la turquoise ou l'améthyste. Le marquis de Turchoy possédait, dit-on, trois cent soixante-cinq bagues plus précieuses les unes que les autres, et il les portait toutes successivement pendant le cours de l'année: il y en avait une pour chaque jour. Les femmes, de leur côté, avaient les doigts littéralement chargés d'anneaux, et les plus riches avaient des écrins où les bagues seules valaient des sommes prodigieuses. La Révolution de 1789 fit disparaître pour un mo-

ment ce luxe effréné, qui reprit son essor après la Terreur avec une énergie toute nouvelle, puisqu'on vit alors les femmes à la mode se montrer, dans les promenades publiques, chaussées seulement de sandales qui laissaient voir des bagues d'un grand prix à tous les doigts de leurs pieds nus. Mais ce ne fut qu'un éclair, et les dames renoncèrent bientôt à cette chaussure à la grecque, qui les obligeait sans doute à prendre plusieurs bains de pieds par jour.

Après avoir ainsi jeté un coup d'œil général sur l'histoire des bijoux, revenons en arrière, et reprenons cette histoire en détail pour chacune des principales formes données aux métaux précieux que l'on fait entrer dans la parure.

— *Bagues ou anneaux.* Nous avons dit, au mot ANNEAU, que ce cercle de métal, dans lequel on emprisonne les doigts, fut d'abord un signe de servitude, et nous avons rappelé, à ce sujet, la fable de Jupiter imposant à Prométhée l'obligation de porter un de ces anneaux, pour lui rappeler qu'il avait été enchaîné sur le Caucase; mais c'était un anneau de fer, et le fer n'est pas assez brillant pour devenir un objet de parure. Nous ne répéterons pas ici les détails historiques que nous avons déjà donnés sur les anneaux, ni ce que nous venons de dire à l'instant même sur les bagues; nous ne ferons que compléter ces détails. Les Grecs, qui appelaient les bagues *dactyloi*, c'est-à-dire ornements des doigts, donnaient à la partie gravée le nom de *sphragis*, qui signifiait en même temps sceau, parce qu'ils s'en servaient en effet pour former des empreintes, comme nous nous servons de nos cachets; quant à la partie où se trouvait enchâssée quelque pierre précieuse, ils l'appelaient *sphendone*, et comme ce mot veut dire aussi fronde, cela peut nous faire juger que les chatons de leurs bagues offraient quelque ressemblance de forme avec une fronde. Chez les Romains, le chaton se nommait *funda*, mot qui a aussi le sens de fronde. Au temps de Plinius, un citoyen romain ne donnait à sa femme, en se mariant, qu'une bague de fer, sans ornements et sans pierres précieuses. Tertullien et Isidore de Séville disent que, de leur temps, l'anneau nuptial était d'or; plus tard, et pendant plusieurs siècles, il fut composé d'un fil d'or et d'un fil d'argent tordus ensemble. Ce ne fut qu'à une époque peu éloignée de nous que l'on fit des alliances qui s'ouvraient en deux parties, comme on les fait encore aujourd'hui; quelquefois même on en fabriquait de merveilleusement travaillées, qui s'ouvraient en quatre, et même en huit cercles distincts, et qu'on appela *ballons*, parce que, lorsque ces huit cercles étaient ouverts, la bague présentait, en effet, la forme sphérique d'un ballon. Dans le moyen âge, lorsqu'une fille de joie, renonçant à son infâme métier, voulait contracter mariage, le prêtre lui passait au doigt un anneau tissé de paille fine, le seul qu'il ne lui fût pas interdit de porter, et il y avait à Paris, dans la Cité, une petite église où chapelle affectée spécialement à la célébration de ces mariages. Notre musée égyptien de Paris possède des bagues de formes diverses, qui remontent au roi Mœris. On peut voir aussi, au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, la bague d'Agrippine, épouse de Germanicus, et cette bague a quelquefois été désignée sous le nom de *bague de la Vierge*.

Le musée de Naples renferme une riche collection de bagues et de camées provenant des fouilles de Pompéi et d'Herculanium. Leur grand nombre ne doit pas étonner, quand on se souvient de l'importance de l'anneau chez les anciens, et des boisseaux de bagues, ayant appartenu aux chevaliers romains, que les Carthaginois ramassèrent sur le champ de bataille de Cannes. L'anneau joua même chez eux un rôle politique, et lorsque Cneius Flavius eut dévoilé au peuple le secret des jours ouverts aux actions judiciaires, les patriciens déposèrent leur anneau en signe de deuil. Cet anneau, qui avait été primitivement fabriqué de fer, fut bientôt en or, et les esclaves eux-mêmes recouvrèrent d'or l'anneau de fer qu'ils étaient obligés de porter en signe de leur servitude. Voici ce que dit Plinius des anneaux et de leurs divers usages: « Primitivement, on portait des bagues au doigt dit *annulaire*. C'est ce que nous voyons dans les statues de Numa et de Servius Tullius. On en orna ensuite le doigt index, et même celui des dieux; plus tard, on en mit au petit doigt. En Gaule, en Bretagne, dit-on, on en porte au doigt du milieu; de nos jours, ce doigt est le seul qui n'en porte jamais, tous les autres en sont chargés. On a même des bagues plus petites pour les articulations inférieures; ainsi quelques personnes en portent trois au petit doigt; quelquefois aussi on n'en met qu'une pour distinguer celle qui sert de sceau. Souvent on renferme cette dernière, comme chose rare, et qu'un usage trop fréquent profanérait. On la tire de l'écrin comme d'un sanctuaire. Ne porter qu'une bague au petit doigt, c'est dire avec orgueil qu'on en a de plus précieuses. Les uns font parade du poids de leurs bagues, d'autres regardent comme fatigant d'en avoir plus d'une. Quelquefois, sous les pierres de l'anneau, on enferrme des poisons. Ainsi agit Démétrius, ce prince des orateurs de la Grèce. On a donc des bagues afin de mourir; enfin, les bagues sont les instruments de presque tous les crimes de l'avarice. Quel calme quelle innocence dans ces âges antiques où l'on ne

scellait point d'acte! aujourd'hui, il faut mettre le sceau sur les aliments pour prévenir le vol. Voilà où nous ont conduits ces légions d'esclaves, cette foule étrangère qui encombre nos maisons, et qui nécessite la création d'un nomenclateur domestique. Aujourd'hui, nous achetons à grands frais et les comestibles que l'on cherche à voler, et les voleurs. Le sceau imprimé sur les clefs n'est pas une précaution suffisante: ne peut-on soustraire l'anneau d'un maître qui dort, ou d'un maître à l'agonie? voilà pourtant sur quelles bases se fonde notre sûreté. » Ce n'étaient pas des pierreries, mais des camées admirablement taillées, qui, la plupart du temps, ornaient ces bagues; quelques-unes en contenaient deux au lieu d'un, et on les appelait *annulus bigenuis*; on en voit une semblable dans la dactylothèque de Galéus: l'une des gemmes est un large cachet, qui porte la figure de Mars; l'autre est un cachet plus petit, qui porte une colombe avec une branche de myrte.

Quelquefois on gravait sur l'or même, et sous Claude on vit naître l'usage de faire graver l'image du prince sur les anneaux; les affranchis vendaient cet honneur aux plats courtisans qui le briguaient. Cette mode devint une ressource de plus pour les délateurs, et plusieurs citoyens romains périrent pour avoir manqué de respect au prince en gardant son image à leur doigt, dans l'exercice des fonctions les plus vulgaires, mais les plus naturelles. Quand on voit la dimension énorme des bagues antiques, on se demande comment faisaient les Romains, non pour en porter plusieurs, mais même pour en mettre une seule.

— *Bracelets.* Les Égyptiens adoptèrent de bonne heure l'usage de fabriquer, pour l'ornement des bras, de larges cercles d'or enrichis de pierres fines et d'émaux. Le musée Campana possède une collection très-précieuse de bijoux de ce genre, dont plusieurs remontent à une époque qui précède de plusieurs siècles les plus anciens monuments grecs. Tous les peuples orientaux eurent également des bracelets, et quelques-uns portèrent ce genre de luxe jusqu'au point de mettre des anneaux d'or au bas même de leurs jambes.

Hérodote rapporte que Cambyse, ayant envoyé des ambassadeurs au roi des Éthiopiens, les chargea d'offrir en son nom de riches présents, parmi lesquels il ne manqua pas de mettre des bracelets; mais que les Éthiopiens ne firent aucun cas de ces objets, qui leur paraissaient complètement inutiles. Il ajoute que le roi éthiopien, voulant aussi faire un présent à Cambyse, prit dans ses mains un arc tellement lourd qu'un Persen eût pu à peine le porter, qu'il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit: « Voici le conseil que le roi d'Éthiopie donne au roi de Perse: Quand les Perses pourront manier facilement un arc de cette force et de cette grandeur, qu'ils viennent alors attaquer les Éthiopiens. En attendant, qu'ils rendent grâce aux dieux de ce qu'ils n'ont pas mis dans le cœur des Éthiopiens le désir de s'étendre hors de leur pays. » Alors, il débânda l'arc et le donna aux Perses étonnés.

Il y avait différentes formes usitées pour les bracelets; la plus ordinaire est celle qui représente un serpent; on la retrouve dans plusieurs statues antiques, notamment dans l'admirable *Ariane* du musée du Vatican. Le plus souvent, les anneaux de ce bracelet étaient élastiques, et le maintenaient par leur pression naturelle, ce qui lui avait fait donner le nom de *spithier*, par allusion au muscle constructeur le *sphincter*. Il y avait aussi le *spathalium*, espèce de branche de palmier, à laquelle étaient suspendues deux clochettes, et dont on a découvert un original dans un tombeau romain. Le *dextrocherium* était le bracelet porté au poignet du bras droit, comme le portent toutes les dames aujourd'hui, tandis que le *dextrale* s'attachait bien plus haut, sur la partie charnue du bras, comme en font foi plusieurs anciennes peintures. Le *periscelis* était une large bande de métal précieuse, dont les femmes grecques et les femmes romaines, les courtisanes surtout, entouraient parfois leurs chevilles, et l'extrémité supérieure du bras, à l'endroit où commence l'épaule. Quant à l'*armilla*, c'était un bracelet composé de trois ou quatre tours massifs d'or ou de bronze, et qui couvrait une partie considérable du bras. Il était généralement porté par les Mèdes, les Perses, les Gaulois; on le donnait souvent à titre de récompense au soldat romain, qui le conservait comme un souvenir, et le portait comme décoration dans les occasions solennelles. C'étaient des bracelets de ce genre que portaient les Sabins, et en échange desquels Tarpéa leur livra le Capitole.

— *Boucles et pendants d'oreilles.* Les Grecs et les Romains connaissaient les pendants d'oreilles, et Juvénal, dans sa sixième satire, nous fait entendre que les femmes en portaient d'un poids considérable, quand il dit:

*Auribus extensis magnos committit elenchos.*

Ces *elenchi*, dont parle Juvénal, étaient des perles fort recherchées pour ce genre de bijoux. Voici, au surplus, ce qu'en dit Plinius, non moins sévère que le satirique: « On fait cas aussi des perles longues. Celles qui, prolongées, se terminent en élargissant leur contour, comme nos vases à essence, se nomment *elenchi*. Les femmes se font une gloire d'en suspendre à leurs doigts, d'en attacher deux et même trois à chacune de leurs oreilles. Nos

mœurs corrompues ont des noms pour ces vanités ridicules. On nomme cette parure *cro-talia* (grelots), comme si les femmes cherchaient encore une jouissance dans ce bruit et ce cliquetis de perles. Déjà même les moins riches affectent ces fastueux ornements. Pour annoncer notre présence, disent-elles, nos perles sont nos *licteurs*. Bien plus, elles en portent à leurs pieds; elles en garnissent, non seulement les cordons de leurs chaussures, mais leur chaussure tout entière; car, aujourd'hui, ce n'est plus assez de porter sur soi ces objets précieux, il faut qu'on les foule aux pieds, qu'on marche sur les perles. » Il y avait des boucles d'oreilles de toutes les formes, depuis le simple anneau, jusqu'à la goutte d'eau (*stalagmum*) en pierreries. Pour avoir une idée de l'art antique et de sa perfection, il faut voir les boucles d'oreilles qui font partie du musée Campana. Tout le monde a remarqué ces grands pendants d'oreilles, composés de larges anneaux estampés et ciselés, supportant de petites amphores ansées, sur lesquelles courent des cordons de perles d'or d'une grande finesse. Tout est à voir dans cette collection; mais il faut surtout citer des grappes de raisin en perles d'émail, suspendues à des disques en or, merveilleusement ciselés; ou bien des cygnes en émail blanc, dont le col ondulé se replie avec une grâce inimitable; les ailes, les pattes, le bec sont en or; des chaînes d'or terminées par des espèces de petites campanules sont retenues, comme le cygne, par une rosace du travail le plus délicat. Une autre paire de boucles d'oreilles est formée d'amphores en grenats entourées de filigranes et de campanules. Enfin, pour finir par la plus récemment découverte, et peut-être aussi par la plus belle de toutes, signalons un croissant, auquel sont rattachés plusieurs anneaux disposés en astragales, et qui est surmonté du soleil, que conduit le dieu lui-même, la tête ornée de ses rayons. Au-dessous du croissant est suspendue une espèce de coupole, d'où pendent des groupes de petites chaînettes terminées par des palmettes ou des amphores. De chaque côté du croissant, une Victoire ailée a l'un de ses pieds posé sur la coupole, et porte d'une main une fleur, et de l'autre un trophée. Le tout forme un chef-d'œuvre inimitable, soit par la perfection de l'ensemble, soit par la fin des détails.

Sénèque remarque, en le déplorant, que beaucoup de femmes de son temps portaient, suspendus à leurs oreilles, jusqu'à deux et trois patrimoines. Plinius, parlant d'Antonia, femme du consul Drusus, nous apprend qu'elle ne se contentait pas d'avoir pour elle-même des pendants d'oreilles d'une longueur et d'une richesse excessives, mais qu'elle en faisait porter à une lamproie qu'elle avait prise en grande affection. Dans certaines parties de l'Inde, de l'Amérique et de l'Afrique, les femmes, et même quelquefois les hommes, attachent à leurs oreilles des pendants qui sont aussi grands que des saucières, et dont le poids est énorme; le voyageur Peyrard assure que la reine de Calicut et les dames de sa cour portent ce goût étrange à un point tel, que leurs oreilles s'allongent démesurément, et descendent jusqu'aux mamelles; la longueur des oreilles devient, chez ces peuples, un des principaux caractères de la beauté des femmes. Christophe Colomb trouva, sur une certaine côte, des peuples sauvages dont les oreilles étaient percées de trous assez grands pour y passer un œuf, et, dans certaines parties de l'Amérique du Sud, les femmes se passent d'énormes anneaux, non-seulement dans les oreilles, mais encore dans le cartilage du nez. Les créoles, elles-mêmes, portent de grandes boucles d'oreilles en forme de croissant, et, dans la bijouterie européenne, on a donné le nom de *créoles* à des pendants qui ont à peu près la même forme. Les grandes coques en nacre et cerclées d'or ont eu la vogue pendant quelque temps; cette mode fut surtout adoptée par les marchandes de la halle. Sous Henri II et Henri III, les gentilshommes de la cour se faisaient tous percer les oreilles pour les charger d'anneaux ou de brillants; de nos jours, les hommes n'en portent plus, si ce n'est dans certaines provinces et seulement parmi les paysans. Mais les femmes ont toujours conservé cet usage, et elles le conserveront toujours, en le soumettant, bien entendu, à tous les caprices d'une imagination toujours mobile et souvent bizarre. Tantôt on les verra ne porter que de simples cercles d'or, ou des boutons d'oreilles sans pendants; tantôt elles y ajouteront des pendants plus ou moins longs, des formes les plus diverses, avec ou sans pierreries. On peut dire quelle est la mode du jour; nul ne peut prévoir quelle sera celle du lendemain; et il ne faut pas trop critiquer chez les femmes ce besoin continu du changement, car il leur est peut-être inspiré par un sentiment très-juste de ce qui plaît le mieux à l'homme.

— *Colliers.* Les hommes ont toujours porté des colliers comme les femmes, avec cette différence toutefois que celles-ci s'en servent pour faire ressortir la blancheur et la finesse de leur carnation, tandis que les hommes les mettent sur leurs habits comme un insigne de puissance, d'honneur ou de dignité. Le président du sénat, en Égypte, avait pour marque de distinction un collier d'or, couvert de pierreries, et d'où pendait une figure sans yeux, emblème de la vérité et de la justice. Quand il prenait cette figure dans sa main, c'était le signal pour annoncer que la séance était ou-